1901 DÉCEMBRE — I N° 71

LE THÉATRE

DIRECTION ET RÉDACTION : 24, Boulevard des Capucines

PUBLICITÉ : C. O. COMMUNAY, seul concessionnaire 19, Boulevard Montmartre — Téléphone : 142-06

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT : PARIS : 1 an . . 40 fr. | DÉPARTEMENTS : 1 an . . 44 fr ÉTRANGER (Union postale) : 1 an . . 52 fr.

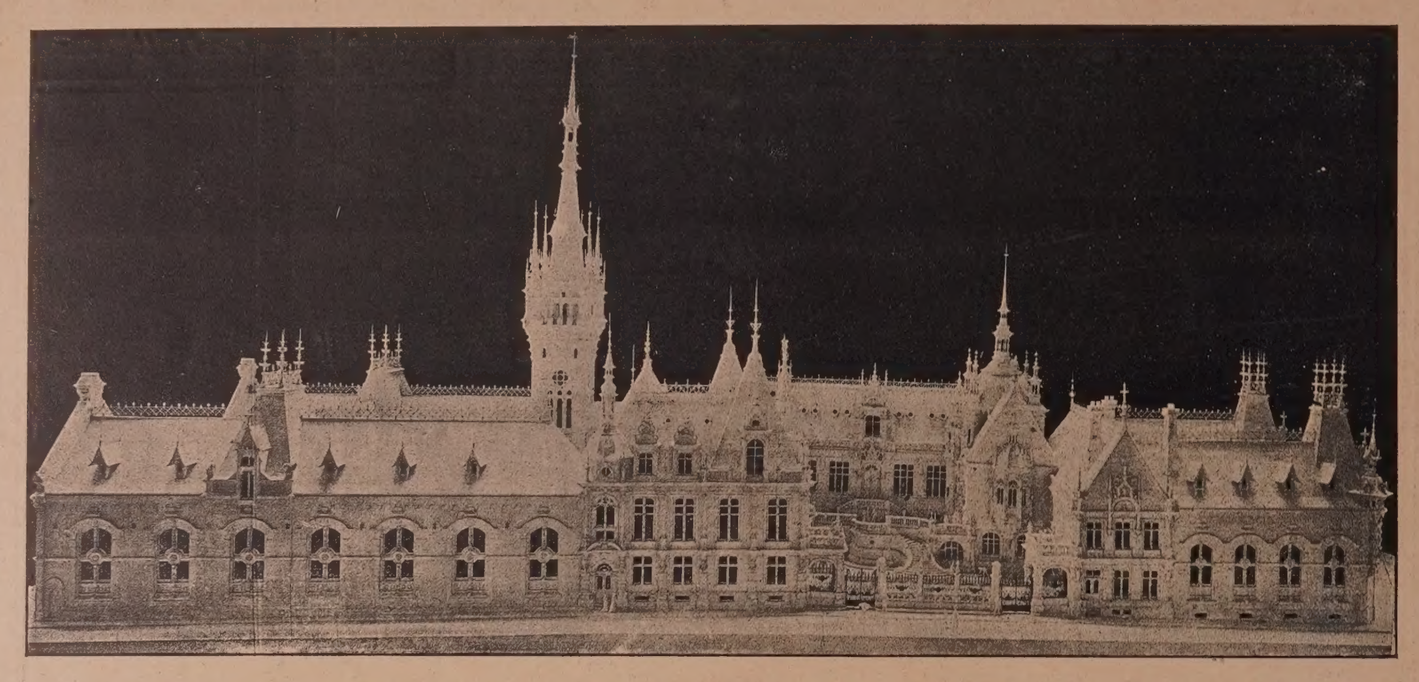
ABONNEMENT ET VENTE : Librairie du FIGARO, 26, rue Drouot



Cliché Reutlinger.

THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON. — *POINT DE LENDEMAIN.* — Mlle MITZI-DALTI. — Rôle de la *Baronne.*

LA BÉNÉDICTINE



VUE DE LA PARTIE MONUMENTALE DES ÉTABLISSEMENTS DE LA BÉNÉDICTINE, A FÉCAMP
d'après la maquette exposée au Grand Palais en 1900 et actuellement 76, boulevard Haussmann à Paris

Pour le touriste qui, venant d'Étretat, découvre Fécamp, « l'apparition se produit lentement, dit Ardouin Dumazet dans son admirable *Voyage en France* (17ᵉ série) : on voit d'abord le phare et Notre-Dame du Salut, sur leur haute colline, puis un campanile aigu... » ; ce campanile est le couronnement de la haute flèche de la Bénédictine, tel que le représente notre gravure.

Le même auteur ajoute un peu plus loin : « La prospérité de Fécamp se révèle par les nombreuses et belles constructions mêlées aux maisons banales de la vieille ville : la plus opulente est l'usine où se fabrique la liqueur appelée BÉNÉDICTINE. » Cette fabrication est faite par une société anonyme d'après la recette des anciens Bénédictins de l'abbaye de Fécamp. L'établissement, de style ogival, en grande partie détruit par l'incendie de 1892, a été reconstruit sur un plan beaucoup plus vaste, arrêté par M. A. Le Grand aîné, fondateur de la Société : l'inauguration eut lieu en juillet 1900, en présence de l'archevêque de Rouen et, à cette occasion, furent données à Fécamp des fêtes magnifiques.

La BÉNÉDICTINE, superbe en son architecture, est un véritable temple de l'art; Viollet-le-Duc qualifia son important musée de « petit Cluny ».

Au point de vue industriel, elle est organisée avec tous les perfectionnements apportés par la science moderne. Sa prospérité commerciale ne fait que grandir chaque jour, et, à l'heure actuelle, la BÉNÉDICTINE vend annuellement plus de 1,500,000 bouteilles.

L'exquise liqueur, dont la réputation est devenue universelle, se prépare avec des soins tout particuliers. Pour être assurée de la pureté des eaux-de-vie de vin qu'elle emploie exclusivement, la Société Bénédictine a construit une distillerie modèle en Algérie, à Boufarik, au centre des vignobles de la Mitidja. Un agent établi sur place recherche les vins qui conviennent le mieux et, sous la surveillance d'un des directeurs, on en retire des eaux-de-vie dont la qualité ne saurait être discutée. La liqueur, une fois fabriquée, repose pendant trois années dans d'immenses foudres, pour faire ensuite les délices des consommateurs.



La Société fabrique encore l'Alcool de Menthe et l'Eau de Mélisse des Bénédictins, d'après la recette des anciens moines de l'abbaye de Fécamp.

La BÉNÉDICTINE a fondé et subventionne plusieurs institutions charitables, parmi lesquelles il convient de citer son Orphelinat, dirigé par les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, et la Caisse de secours des employés et ouvriers.

Une visite à la BÉNÉDICTINE est captivante autant qu'instructive, et, pendant la saison d'été, on vient à Fécamp de tous les points de la côte normande pour faire cette visite.

La BÉNÉDICTINE doit à l'habileté de sa direction de voir sa renommée et sa prospérité croître sans cesse. Ainsi, bien que le commerce des liquides en général éprouve depuis quelque temps un malaise encore accentué cette année, qui vient après l'Exposition, à la Société Bénédictine c'est tout le contraire qui arrive : le 7 novembre dernier, les actionnaires réunis en assemblée générale, ont constaté avec plaisir et, malgré ce que l'on avait pu prévoir, une notable augmentation des bénéfices, correspondant à une augmentation dans les ventes. Ces résultats s'expliquent par l'excellence de la fabrication et par les propriétés hygiéniques de la liqueur BÉNÉDICTINE.

Ch. Maillard.

LE THÉATRE

N° 71 Décembre 1901 (I)



Cliché Benque.

M. CAMILLE SAINT-SAËNS

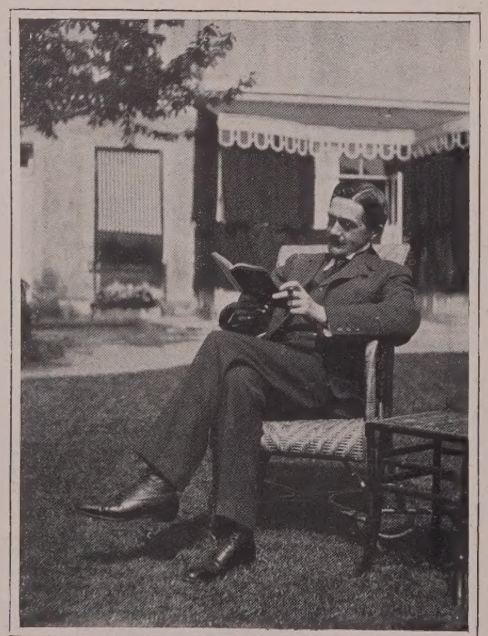
Auteur des « Barbares »

Cliché Mairet.

DÉCOR DES ACTES I & II

L'ÉNIGME

PIÈCE EN DEUX ACTES, EN PROSE, DE M. PAUL HERVIEU



Photographie exécutée par Miss Elsa de Wolfe, artiste-dramatique américaine

M. PAUL HERVIEU

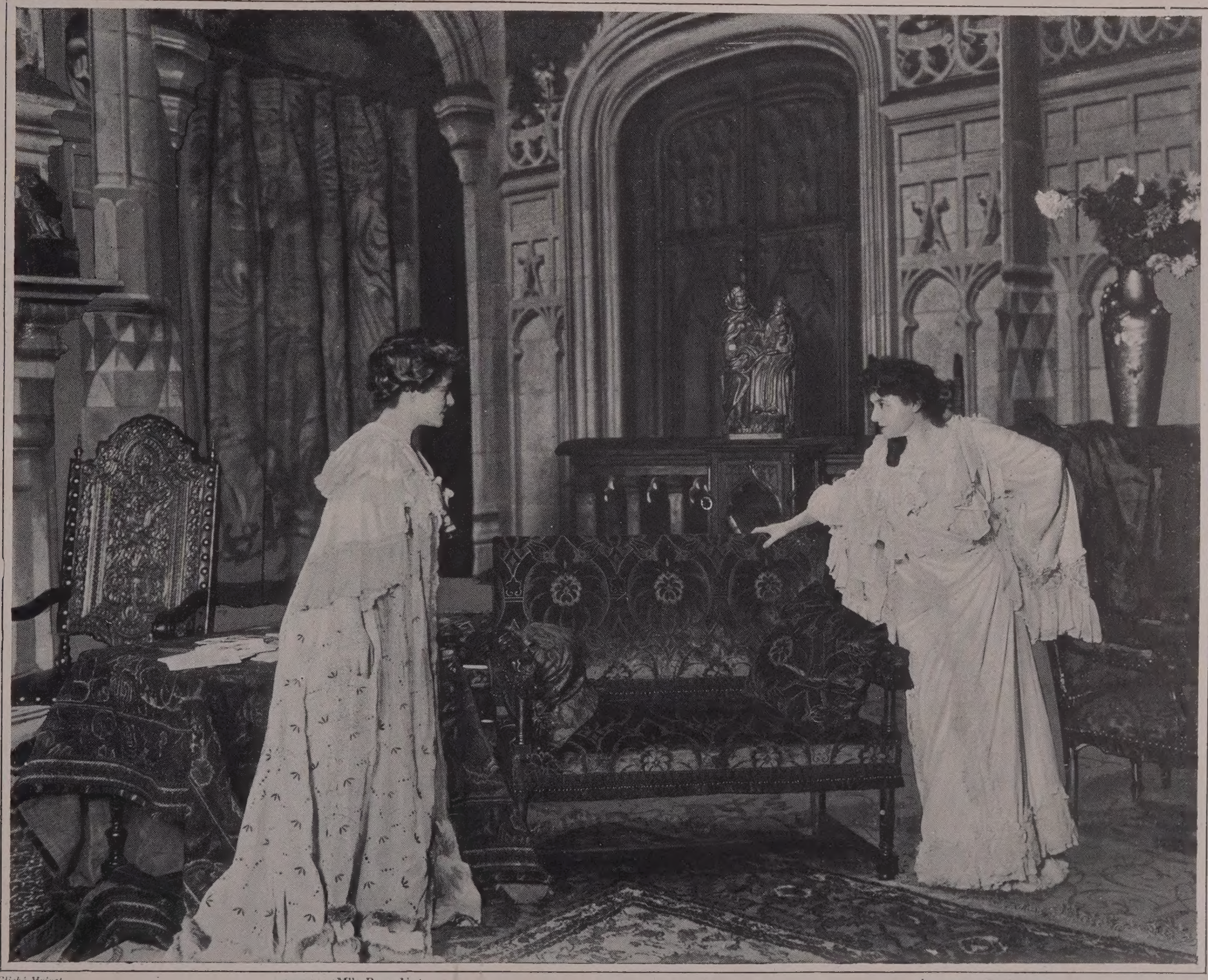
DANS LE JARDIN DE MISS MARBURY, A VERSAILLES

(Comédie-Française)

La situation de la Comédie-Française est des plus singulières. La Maison est fort troublée et il n'y a pas à se dissimuler que, plus ou moins ouvertement, la guerre civile y règne. Et cependant, jamais ou du moins rarement depuis ces dernières années, la Comédie n'a aussi bien réussi auprès du public. La reprise de *Patrie !* a été heureuse : et, en joignant la reprise de *Romanesques*, de M. Rostand, à *l'Énigme*, de M. Hervieu, le théâtre réalise, de façon régulière, de magnifiques recettes. Le succès de *l'Énigme* n'a fait que s'affirmer et grandir depuis que nous l'avons constaté en racontant sommairement la pièce sur laquelle nous revenons, tandis que l'illustration en donne les scènes principales avec le portrait des interprètes.

Il paraît que, primitivement, *l'Énigme* avait trois actes. Quand il était établi qu'un des deux frères, Raymond et Gérard de Gourgiran, était trompé par sa femme, sans qu'on sût si c'était Giselle ou Léonore qui était la maîtresse de Vivarce, chacun des maris interrogeait séparément sa femme. Ceci prolongeait l'intérêt du drame. Mais combien fut heureuse l'idée de le concentrer dans une scène unique à quatre personnages, qui laisse en présence les deux femmes, l'une coupable, l'autre soupçonnée, et a permis à l'auteur de nous montrer l'art du mensonge poussé jusqu'à je ne sais quelle sublimité chez une femme qui veut sauver

l'homme qu'elle aime. Ce qui fait du rôle de Léonore un des plus beaux rôles de femme que j'aie vus en ces derniers temps c'est le contraste qui existe dans le personnage entre une grande tranquillité d'allures, une apparence de résignation un peu indifférente et une passion profonde, si profonde qu'elle devient d'abominable férocité. Quand, au premier acte, on converse sur l'adultère, sur les conséquences qu'il peut avoir sur les drames qui naissent parfois de sa découverte, et que Raymond et Gérard expriment leurs idées sauvages sur la vengeance qu'un mari trompé doit tirer de sa femme et de l'amant de celle-ci, Giselle — innocente — proteste contre cette doctrine sauvage du « Tue-là » — doctrine qui, je le dis en passant, n'a été celle de Dumas que dans des cas particuliers, car, si Claude tue sa femme, ce n'est pas parce qu'elle le trompe, mais parce qu'elle trahit et vend son pays. Cette protestation de Giselle est éloquente et chaleureuse. Elle défend la faiblesse des femmes devant l'amour et cela de telle façon que nul ne douterait qu'elle plaide sa propre cause. Pendant cela, Léonore — la coupable — paraît indifférente à cette discussion. Est-ce que ces choses peuvent la regarder? Voilà donc la passion, en son égoïsme satisfait, qui donne à une femme une force prodigieuse de dissimulation et, qui sait ? peut-être une indifférence qui n'est pas feinte. On met à l'Amour un bandeau sur les yeux. Mais, ce bandeau symbolique, il ne le porte pas seulement au moment où il fixe son choix : il le garde, et les amoureux, hypnotisés l'un par l'autre, ne voient plus rien en dehors d'eux-mêmes, ni le devoir, ni le danger. Telle est l'admirable et subtile peinture que M. Hervieu nous a donnée d'une grande amoureuse. Il l'a montrée sans remords, sans craintes même : et il a poussé, chez elle, la passion jusqu'à la férocité. Que lui importe qu'une autre femme soit frappée à sa place ? Ce personnage, aussi violent que les plus violentes héroïnes de tragédie, les Camille et les Hermione, mais sous une enveloppe réservée, Mademoiselle Bartet l'a joué avec un art incomparable. D'ailleurs, je ne sais pas qui n'est à louer dans l'interprétation de cette belle pièce. Le rôle de Giselle, que joue Mademoiselle Brandès, sans être d'une psychologie aussi profonde que celui de Léonore, est plein, cependant, de nuances délicates, que l'actrice a fait valoir de la plus habile façon. Il faut que l'on sente que lorsqu'elle prend la défense de la femme coupable du péché d'amour, elle le fait par pitié pour la faiblesse féminine et par générosité de cœur et que, cependant, elle y mette une chaleur qui justifiera tous les soupçons. Ceci a été exprimé à merveille par Mademoiselle Brandès. Les rôles des deux frères sont tenus de la plus remarquable façon par MM. P. Mounet et Silvain, rôles identiques, tout d'une pièce, et pourtant si bien nuancés. Car chacun d'eux, en interrogeant sa femme, laisse voir encore un immense amour dans l'espoir qu'il montre de la trouver innocente. Enfin *l'Énigme* nous a donné l'occasion de louer M. Le Bargy d'avoir abordé un rôle un peu différent de son emploi. Cette variété devrait être le goût



Cliché Mairet. GISELLE (Mlle Brandès) LÉONORE (Mlle Bartet)

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *L'ÉNIGME.* — ACTE II

et la curiosité d'esprit des grands comédiens. M. Le Bargy représente donc un vieillard, le marquis de Nesle, que la vie a fait sceptique et indulgent. Pour un rien, le marquis serait un raisonneur. Mais son amitié pour Vivarce, l'amant — que joue son jeu M. H. Mayer — son amitié pour la maisonnée entière où il a reçu accueil, le mêlent passionnément à l'action, encore plus que les circonstances de l'anecdote. Et c'est avec une conviction partie du cœur aussi bien que de la raison, qu'il défend la cause de la pitié, qui est aussi celle de la justice, depuis que le divorce a permis aux drames conjugaux une solution légale et dont ne souffre pas l'humanité.

Il me reste à dire un mot des premières représentations de la semaine, dont quelques-unes au moins feront l'objet d'une étude plus complète. Le théâtre de la Gaîté a repris cette *Fille de Madame Angot*, qui est si vieille et qui reste si jeune. Elle est très bien chantée par une actrice dont les progrès ont été très grands, Madame Jeanne Petit, et montée avec luxe. Le théâtre de la Porte-Saint-Martin a également mis une mise en scène somptueuse et de magnifiques costumes au service de la pièce de M. Bergerat : *la Pompadour*. Il est possible que le public se plaise à ce drame, historique de nom, n'étant pas aussi sensible que la critique et que les amateurs des « premières » aux erreurs historiques. Elles sont malheureusement trop nombreuses dans *la Pompadour*. A celles qui ne sont que des anachronismes ou de



Cliché Mairet.

RAYMOND (M. Silvain) — GÉRARD (M. Paul Mounet) — VIVARCE (M. H. Mayer)

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *L'ÉNIGME*. — ACTE II

simples erreurs de détail, il ne convient pas de s'arrêter trop : il y aurait, à le faire, un peu de pédanterie. Ce qui est plus grave, c'est de nous avoir montré une Pompadour sentimentale, un Louis XV généreux, un d'Étioles romantique ! Cette œuvre est jouée, comme protagonistes, par Madame Hading, fort belle en ses costumes divers et toujours habile, et par M. de Max, qui loin d'atténuer ce que le rôle de d'Étioles a de trop romanesque, y a ajouté du sien.

Les Nouveautés nous ont donné *l'Auréole*, une comédie dramatique de MM. Chancel et de Gorsse. Je ne connais pas d'œuvre aussi adroitement arrangée. Malheureusement, tout vous y donne la sensation de quelque chose de déjà vu ; et cette sensation se précise parfois en évoquant des réminiscences directes. C'est l'aventure fâcheuse d'un général mis à la retraite et qui se compromet en des affaires financières, tandis que sa fille se laisse séduire par un officier, très brillant et très pleutre. Heureusement, un banquier sentimental répare tout, paie pour le père et épouse la fille. M. Deval, M. Tréville, Mesdames Duluc et Guitry, entre autres, ont très bien joué ces cinq actes. Il y a encore eu, aux Nouveautés, une aimable comédie de M. Bisson : *le Bon Moyen*. Ce « bon moyen » pour ne pas être trompé par sa femme, c'est de l'aimer. La troupe des Nouveautés, M. Germain en tête, a lestement enlevé cette œuvre gaie. Enfin, sous ce titre : *Une Blanche*, M. Gleize a fait jouer, à la Renaissance, une satire outrancière et aristophanesque de la vie coloniale, qui est pleine de talent et d'âpreté spirituelle.

HENRY FOUQUIER.



Cliché Reutlinger

THÉATRE DU GYMNASE

LA BASCULE

Mme Marcie Gauthier — Rôle de *Louise Guerny*



Cliché Mairet. LA BARONNE (Mlle Mitzi-Dalti) — LE BARON (M. Céalis) — LE MARQUIS (M. Dauvillier) — DAMON (M. Laumonier)

ACTE II

THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON

Point de Lendemain

Comédie en deux actes, d'après le conte de VIVANT-DENON, par M. PAUL HERVIEU

Ce Dominique Vivant, baron Denon, que la baguette de M. Paul Hervieu ressuscite pour un temps à l'Odéon, est un bien singulier personnage. Les dictionnaires le qualifient ainsi : dessinateur-graveur, littérateur et diplomate français.

Destiné à la magistrature, il renonça bientôt à la jurisprudence pour le monde des lettres et des arts où son physique avantageux et l'élégance de ses manières lui valurent des succès extraordinaires, surtout auprès des femmes. C'est grâce à elles qu'il parvint à faire jouer à la Comédie-Française une pièce médiocre : *Julie ou le bon Père*. Il se tourna ensuite vers les arts. Bon gentilhomme, il sut se glisser dans l'intimité de la favorite, marquise de Pompadour. Denon grava pour elle des médailles antiques. On envoie alors le graveur comme gentilhomme d'ambassade à Saint-Pétersbourg, où peut-être Catherine II le « remarqua, distingua ». Au retour, il força adroitement les portes de la demeure de Voltaire et dessina, à l'insu de son hôte, le fameux *Déjeuner de Ferney*, puis son portrait, dont le réalisme exaspéra le philosophe grincheux, qui reprocha au jeune artiste de l'avoir représenté en « singe estropié ». Il fit un long séjour à Naples d'où le fit partir Marie-Caroline par qui d'abord il avait été trop bien accueilli. Il était à Rome, au moment de la Révolution, mais il s'empressa de rentrer et dut sa radiation de la liste des émigrés au peintre David. Quand Bonaparte paraît, il est des premiers à se rallier à son drapeau. Il part pour l'Égypte, où il mène de front la guerre qu'il fait vaillamment, la peinture, où il n'est pas maladroit, l'amour, où il se comporte fort bien. Napoléon le nomme directeur des musées de France, que ses victoires avaient enrichis.

Pour les lettrés, Denon est l'auteur du conte bien connu *Point de Lendemain.* On y voit un marquis, amant d'une baronne, qui tente de détourner les soupçons du mari, le baron, sur son ami Damon, lié lui-même à certaine comtesse. Damon remplit scrupuleusement la mission qui lui est confiée. Il excite, en effet, les soupçons du baron, qui finit par l'éconduire ; mais il a reçu de la baronne des compensations fort agréables. Il part heureux et content, laissant le marquis, fat et sûr de lui-même,



Cliché Mairet.

LA BARONNE (Mlle Mitzi-Dalti) DAMON (M. Laumonier)

ODÉON. — *POINT DE LENDEMAIN.* — ACTE Ier

de nouveau réuni à la baronne : il va rejoindre sa petite comtesse, après cette aventure d'un soir, qui n'aura point de lendemain... »

C'est le conte galant et libertin, tel que l'aimaient nos aïeux — d'avant 1789 — qui ne voulaient connaître que le « bonheur de vivre ». M. Paul Hervieu l'a mis en dialogue, avec un soin délicat : il en a fait une aimable comédie de paravent, un joli bibelot. Bibelot du temps passé, qui nous est présenté avec une grâce charmante par la jolie Mademoiselle Mitzi-Dalti et dans les formes convenables par M. Laumonier, Dauvillier et Céalis.

ADOLPHE ADERER.



Cliché Manuel

UN VALET (M. Synes) — DAMON (M. Laumonier) — LA BARONNE (Mlle Mitzi-Dalti) — UNE SOUBRETTE (Mlle C. Duran)

ODÉON. — *POINT DE LENDEMAIN.* — ACTE Ier

Cliché Mairet.

Mme VALPIERRE (Mme Dehon) — VALPIERRE (M. Siblot) — BRIGNOL (M. Bouthors)

ACTE Ier

Théâtre National de l'Odéon

BRIGNOL ET SA FILLE, COMÉDIE EN TROIS ACTES, DE M. ALFRED CAPUS

Cette comédie de M. Alfred Capus fut représentée pour la première fois, au théâtre du Vaudeville, en 1894, dans les spectacles dits d'abonnement. Dans ces spectacles d'heureuse composition, et qu'il faut regretter, MM. Porel et Carré produisaient assez volontiers des auteurs nouveaux, qui savaient ne devoir être joués que huit fois, quatre lundis et quatre vendredis, mais qui aimaient mieux cette portion congrue que de demeurer ignorés absolument. On comprend, en effet, qu'un directeur, accablé par les frais généraux, par la mise en scène que le public veut soignée et même luxueuse, par les appointements des acteurs, qui sont si souvent exorbitants, hésite à monter une pièce inédite, d'un auteur inconnu, qui n'a point d'autorité sur le public. C'est, dans ce cas, une partie difficile à gagner, qu'il hésite à risquer. Il préfère s'en tenir aux auteurs déjà connus et éprouvés, et il ne va aux noms nouveaux que... lorsqu'ils ont déjà été essayés par les autres. Mais on sait qu'au théâtre, il y a ce qu'on appelle trois jours creux : le lundi, le mercredi, le vendredi. Ces jours-là, à moins d'un succès triomphal, et quel que soit l'auteur de la pièce jouée, les recettes fléchissent. On peut donc jouer presque indifféremment une pièce ou une autre. C'est ce qu'avaient bien compris les intelligents associés du théâtre du Vaudeville, MM. Albert Carré et Porel, quand ils fondèrent ces spectacles d'abonnement, à prix un peu réduits, donnés tous les lundis et les vendredis. Les deux ou trois grandes pièces à succès, jouées pendant l'année n'étaient pas refusées aux abonnés ; mais on leur offrait en



Cliché Mairet.

MAURICE VERNOT (M. G. Séverin) — CÉCILE BRIGNOL (Mlle Piérat)

ACTE II

plus, des spectacles inédits, dont la première représentation était donnée à la presse, en matinée, le jeudi. Les abonnés savaient que, pour ces pièces, on ne leur montrerait qu'une mise en scène simple, mais suffisante, et ils s'en contentaient ; « l'Étoile » du théâtre faisait quelquefois défaut, pour ne pas dire toujours, mais la troupe, solide, bien disciplinée, allait au feu avec conviction et entrain, et, le plus souvent, elle remportait une victoire. Grâce à cet habile système, tout le monde était satisfait. Il se formait d'abord, autour du théâtre, cette chose, si rare aujourd'hui, dans l'émiettement et l'éparpillement de nos foules



Cliché Mairet. VALPIERRE (M. Siblot) — Mme VALPIERRE (Mme Dehon) — BRIGNOL (M. Bouthors)

ODÉON. — *BRIGNOL ET SA FILLE.* — Acte Ier

démocratiques : un public, qui aimait son théâtre et ses acteurs. Les auteurs étaient heureux, ravis : on les jouait enfin. Ils risquaient la chance, eux, que leur pièce obtînt assez de succès pour dépasser les spectacles d'abonnement et contre-balancer sur l'affiche l'œuvre en vogue. Ils étaient sûrs, en tout cas, de voir venir leur nom jusqu'au public, puisque la presse convoquée rendait compte dans ses journaux de ces matinées littéraires.

Dans *Brignol et sa fille*, M. Alfred Capus nous montrait un homme qui, sans position et sans le sou, empruntant à tous et ne rendant jamais, vit d'expédients, croit à son étoile et se tire toujours d'affaire. C'est un peu, a-t-on dit, le « faiseur » de Balzac. Soit. Mais c'est aussi, en germe, le personnage principal de *la Veine*, avec cette différence que l'avocat de *la Veine* garde, dans sa bohème, des sentiments certains d'honnêteté, tandis que

l'homme d'affaires qu'est Brignol côtoie souvent l'indélicatesse. Peu d'incidents, au cours de la pièce. Mais que de détails charmants, d'une observation précise dans la note juste! Si le personnage du « faiseur » n'est pas très nouveau (qu'y a-t-il de bien nouveau au théâtre?), celui de « la fille de Brignol » est, par contre, une création bien personnelle de l'auteur. Cécile parvient, à force d'honnêteté, d'ingénuité, de candeur, à désarmer les créanciers trop exigeants. Et non seulement elle les désarme tous, mais, sans y prendre garde, sans y songer, elle inspire à l'un d'eux une affection telle qu'il sollicite l'honneur de devenir son mari, et, en même temps, sauve Brignol des poursuites judiciaires qu'il a consciencieusement méritées. A côté des trois



Cliché Mairet — COMMANDANT BRUNET (M. Coste) — MAURICE VERNOT (M. G. Séverin) — BRIGNOL (M. Bouthors)

ODÉON. — *BRIGNOL ET SA FILLE.* — ACTE Ier

rôles principaux, M. Capus a dessiné trois amusantes silhouettes, un couple de ces grincheux de province, sur lesquels il aime à exercer sa verve comique, et un commandant en retraite, à la fois méfiant et naïf, joueur endurci, qui, voulant mettre à l'abri quelques sous, ne trouve rien de mieux que de les confier à... Brignol.

On trouve déjà, dans la peinture de ces différents caractères, toutes les qualités personnelles de M. Alfred Capus, ironiste aimable et sans amertume, satiriste gai.

La reprise de *Brignol et sa fille* a favorisé, à l'Odéon, les débuts de M. Bouthors et de Mademoiselle Piérat, charmante dans le rôle de la fille de Brignol : depuis lors, son engagement prévu à la Comédie-Française est devenu chose signée.

ADOLPHE ADERER.

Cliché Mairet.

JEAN DE SERVIGNY (M. Tarride) LÉON SAVAL (M. Ripert)

1er TABLEAU

THÉATRE DU VAUDEVILLE

Yvette

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET SIX TABLEAUX, TIRÉE, PAR M. PIERRE BERTON, DU ROMAN DE GUY DE MAUPASSANT



L'AUTEUR d'*Yvette*, M. Pierre Berton, fils d'un excellent acteur, a été très bon acteur lui-même. Tout en jouant des comédies il en a écrit, et maintenant qu'il a quitté la scène comme acteur il l'occupe comme auteur. Voilà un homme vraiment du bâtiment.

Je ne m'en plains pas pour ma part, et je crois le public de mon avis. Nous commençons à prendre de moins en moins de goût aux pièces « tranches de vie », disloquées, sans lien d'un acte à l'autre. Le métier ne nous indigne plus, nous avons fini par comprendre qu'il se confond souvent avec l'art lui-même. Nous savons gré à un auteur de nous raconter une histoire où l'intérêt est suspendu à chaque baisser de rideau, de sorte que le spectateur ne s'en ira pas avant le dernier acte à son cercle, chez lui ou autre part, indifférent au dénouement. Vive donc M. Berton, qui nous a donné *Yvette!*

Qu'importe qu'il ne soit que le père adoptif de cette gracieuse enfant de M. de Maupassant? Cette paternité d'adaptateur en vaut bien une autre. Transporter un personnage d'un roman sur le théâtre, c'est le créer encore. Où serait le mal, d'ailleurs, si Yvette avait deux pères? Outre qu'elle pourrait en avoir même plus que deux avec une mère comme la sienne, l'essentiel est que cette pièce, tirée d'un roman, ait réussi, non seulement pour M. Berton, mais pour l'avenir du théâtre. J'insiste sur ce point; car, maintenant que tout, ou à peu près, a été dit, que les sujets de pièces nouvelles ont de plus en plus un aspect de déjà vu, des hommes du bâtiment comme M. Berton seraient les très bien venus à s'inspirer de romans ou de nouvelles classés depuis cinquante ans, et même plus, sinon chefs-d'œuvre, du moins œuvres remarquables. Il est inutile que l'auteur, en les écrivant, n'ait pas « vu théâtre ». L'homme du bâtiment verra pour lui sous cet angle. Sans tripatouiller irrévérencieusement le roman ou la nouvelle, il en tirera la scène à faire, parce qu'il en extraira la situation scénique. Ce théâtre de transposition mis en œuvre

par des écrivains exercés pourra, j'en suis persuadé, rendre des services signalés aux directeurs dans l'embarras. Et quant à le condamner en bloc, ce serait une suprême impertinence, et comme un défi à tous tous ceux qui tiennent *le Gendre de Monsieur Poirier*, tiré de *Sacs et Parchemins*, pour une des meilleures comédies de tout le répertoire.

Et maintenant, au rideau !

Yvette est-elle — je cite Maupassant ou, si l'on aime mieux, son héros, Jean de Servigny — un merveilleux rejeton d'aventurière poussé sur le fumier du demi-monde comme une plante magnifique nourrie de pourriture ?



Cliché Mairet. Mse OBARDI (Mlle Rosa Bruck) JEAN DE SERVIGNY (M. Tarride) NADÈGE KALITCHINE (Mlle M. Evrard) LÉON SAVAL (M. Ripert)

2e TABLEAU

Est-elle fille « de quelque homme de haute race, de quelque grand artiste ou de quelque grand seigneur, de quelque prince ou de quelque roi tombé un soir dans le lit de la mère ? » Première énigme.

Est-elle restée d'une honnêteté de cristal, dans ce milieu de gredins et de gredines ? Servigny a-t-il raison de dire que si elle l'attire elle l'effraye aussi, qu'il se méfie d'elle « comme d'un piège, tout en ayant envie d'elle comme on a envie d'un sorbet, quand on a soif » ? En d'autres termes, Yvette est-elle un être « anormal, en dehors des règles naturelles, exquis et détestable ? » Deuxième énigme, la

Cl. Mairet. ÉVA PIÉTRANERA (Mlle Lucyonne) — CHer VALRÉALI (M. Monrose) — Mis DE BRIQUETOT (M. G. Frere) — Vte DE BELVIGNE (M. Lebreton) — CAP. HUSKISSON (M. Daniel) — Bne VAN DER BROCK (Mlle Degaby) — ALICE LAMMY (Mlle de St-Aignan) — Dr MARCOWITCH (M. Lérand) — DON RAMIREZ (M. Baron fils) — LE PRINCE KRAVALOFF (M. Leclerc) — DUCHESSE DE PIÉTRANERA (Mlle A. Canti)

VAUDEVILLE. — *YVETTE.* — 2e TABLEAU

plus intéressante des deux à déchiffrer, car son « mot » c'est toute la pièce.

Servigny se place devant cet étrange et palpitant problème dès la première scène, alors qu'il vient de proposer à son ami Saval, le grand tueur d'éléphants retour des Indes, de se laisser mener par lui chez la marquise Obardi, mère d'Yvette, un type



Cliché Manet.

JEAN DE SERVIGNY (M. Tarride) — Dr MARCOWITCH (M. Lérand) — LÉON SAVAL (M. Ripert) — YVETTE (Mlle Blanche Toutain) — MARQUISE OBARDI (Mlle Rosa Bruck)

VAUDEVILLE. — *YVETTE.* — 3e TABLEAU

de « drôlesse » élégante, mûre et toujours belle charmeuse et féline, viveuse jusque dans les moelles. Servigny est tout près de croire que la fille ne vaut pas mieux que la mère et qu'elle est le conscient agent d'un astucieux plan maternel. Pourquoi, en effet, la marquise la garde-t-elle chez elle, à peine sortie du couvent, cette Yvette, « la principale attraction de sa caverne » si vivante, si

joyeuse de vivre, prête à toutes les fêtes? Une fille pareille entre les mains d'une mère dépravée, n'est-ce pas la fortune? Et alors quelle folie serait-ce pour un homme de se laisser mettre l'enjeu de la partie serrée de ces deux gaillardes. Quant à faire d'Yvette sa femme, cela « semblerait une stupidité, une monstruosité ».

C'est après dîner, entre deux cigares, que Servigny a fait à Saval ces confidences sur Yvette. Une heure après, les deux amis ont franchi le seuil de la marquise. O l'hospitalière maison! A peine débarrassé de son pardessus, Saval a été bombardé baron par la maîtresse du lieu, presque tutoyé, entraîné dans les petits coins du salon. Soudain, fendant une haie de cosmopolites et de rastaquouères, apparaît Yvette. Elle court de l'un à l'autre, riant comme une folle, raccrochant au passage sa mère pour l'embrasser. Elle découvre Muscade. Muscade c'est Servigny, ainsi dénommé parce qu'elle ne peut jamais le saisir. « Allons, Muscade, venez causer... Vous savez bien qu'ils m'ennuient les autres, ce Kravaloff, avec son air de personnage de musée de cire, gagnant des médailles dans les concours de coiffure, ce Pierre de Belvigne avec sa bonne grosse tête de toutou... Me voyez-vous pendue à son bras ?... Et Valréali, L'arme-à-l'œil, le pleureur à la Madeleine... Amusez-moi, Muscade, vous qui êtes gentil. » Et Muscade, d'abord déconcerté par les incohérences de cette inquiétante petite personne, finit par s'enhardir. Elle est si engageante, si « à la coule ».



Cliché P. Nadar. YVETTE (Mlle Blanche Toutain)

C'est, quelques jours après la présentation de Saval, qu'il « se développe ». On est dans la maison de campagne de la marquise à Bougival. Dans un coin Servigny risque sa confession d'amoureux. Yvette l'écoute étonnée, amusée, charmée, et tout de suite elle prononce le grand mot : mariage. Servigny fronce le sourcil, recule et, ressaisi par son pessimisme de Parisien averti, se reprend de cette « intrigante » qui n'y va pas par les quatre chemins de



Clichés P. Nadar. JEAN DE SERVIGNY (M. Tarride) — YVETTE (Mlle Blanche Toutain)

3e TABLEAU



YVETTE (Mlle Blanche Toutain) — JEAN DE SERVIGNY (M. Tarride)

4e TABLEAU

traverse, ceux qui mènent aux moulins par-dessus lesquels se jettent les bonnets.

Eh oui, le mariage, répète Yvette à sa mère, qui veut savoir la vérité sur les intentions de Servigny. La marquise reste ébahie. Elle est tout près de trouver bien peu de son sang une fille qui croit au mariage. Elle entend ne pas lui laisser dire de bêtises et tente de lui faire comprendre le peu d'intérêt pratique des cérémonies sanctionnées à la mairie et à l'église. Yvette ne veut pas comprendre. Et c'est alors qu'elle se révèle telle qu'elle est, une brave petite fille qu'aucun vilain contact n'a souillée, convaincue que la maison maternelle n'est autre chose qu'une demeure honnêtement gaie. Pour qu'elle voie sa mère et les amis de sa mère tels qu'ils sont, il faudra quelque chose de brutal qui dénoue le bandeau de la piété filiale solidement attaché sur ses yeux d'ingénue.

Cette terrible révélation se fait au tableau suivant. La bande joyeuse a organisé une partie dans les environs de Bougival. On est allé voir cette fameuse Grenouillère si démodée aujourd'hui que le canotage a été remplacé par la bicyclette. Mais en ce temps antédiluvien où l'on « souquait » ferme entre Rueil et Chatou, on dansait



Cliché Mairet. M. DUMOUCHEL (M. Gildès) — Mme POMMEAU (Mme Daynes-Grassot) — NADÈGE KALITCHINE (Mlle Maud Evrard) — Mme DUMOUCHEL (Mme Giesz)

4e TABLEAU

Cliché Mairet. Mme POMMEAU (Mme Daynes-Grassot) — NADÈGE KALITCHINE (Mlle Maud Evrard) — Mme DUMOUCHEL (Mme Giesz) — PRUNIER (M. Pellerin) — N'A-QU'UN-ŒIL (M. P. Numa) — ZOÉ (Mlle Le Brec) — DUMOUCHEL (M. Gildès) — MOUCHE (Mlle Bernou)

VAUDEVILLE. — *YVETTE.* — 4e TABLEAU

même en plein jour sous les ombrages de la légendaire île de Croissy. Cependant que la marquise se traîne languissamment dans une allée au bras de Saval, Yvette, seule avec Servigny, contemple, amusée, les ébats des canotiers et des canotières, un quadrille commencé, des tulipes de plus en plus orageuses. Et cette petite débauche en plein air ne la choque pas. Elle l'émoustille même un peu. Voici le moment pour Servigny de tenter le grand coup de la séduction. Expansif, pressant, il veut prendre la jeune fille par la taille. Yvette mécontente, confuse, échappe à cette étreinte et se sauve dans le bois. Servigny court après elle. Elle presse le pas, échappe au galant, fait un détour, revient au point de départ, et tout à coup, après avoir dépisté Servigny,



Cliché Mairet.

MARQUISE OBARDI (Mlle Rosa Bruck) YVETTE (Mlle Blanche Toutain)

VAUDEVILLE. — *YVETTE.* — 5e Tableau

s'arrête, clouée au sol. Là-bas, dans un fond d'allée, deux têtes se penchent l'une vers l'autre. De longs baisers s'échangent. Yvette recule terrifiée devant le spectacle de sa mère livrée à Saval.

Que lui dira-t-elle à cette mère quand elle la reverra? Deux mots à peine, car la marquise a hâte de lui fermer la bouche, de s'expliquer une bonne fois devant cette naïve sur sa façon de comprendre la vie. Et cela la soulagera après tout. Il y a longtemps qu'elle se contraint pour « la faire à la femme honnête » aux yeux de sa fille. Elle veut se proclamer telle qu'elle est. A la petite qui a dit : « Je ne suis pas une enfant, j'ai le droit de tout savoir. Je ne sais pas ce que je ferai, où j'irai, mais je veux que nous soyons d'honnêtes femmes », elle crie :

« Tais-toi. Je ne te permets pas de me parler comme cela. Je vaux autant qu'une autre, entends-tu? Je suis une courtisane, c'est vrai et j'en suis fière. Les honnêtes femmes ne me valent pas. »

Puis emportée, exaltée :

« Si je n'étais pas une courtisane moi, tu serais aujourd'hui une cuisinière toi, comme j'étais autrefois, et tu ferais des journées de trente sous et tu laverais la vaisselle! » Et elle se frappe la poitrine, et, plantée devant sa fille qui a envie de crier au secours :

« Tant pis, clame-t-elle encore, quand on est belle fille, faut vivre de ça ou bien souffrir de misère toute sa vie... pas de choix. »

C'en est trop. Yvette ne peut pas supporter la torture de tant de honte. Elle aime Servigny, mais, comme Servigny a laissé entendre qu'on n'épouse pas la fille d'une drôlesse, elle n'a plus qu'à mourir. Elle s'est procuré un flacon de chloroforme auprès d'un savant, un certain Marcowitch, égaré parmi ces fêtards. Et, un beau soir, après dîner, pendant qu'en bas dans le jardin on fume et on potine, elle est montée dans sa chambre, elle a avalé le poison, après avoir écrit pour sa mère ce billet : « Je meurs pour ne pas devenir une fille entretenue. » Puis elle s'est étendue sur le lit attendant la mort.

Mais son absence a été remarquée. Les joyeux viveurs d'en bas qui ont jeté des fleurs dans la chambre, s'étonnent qu'elle n'ait pas riposté et organisé une bataille avec ces munitions de roses et d'œillets. Servigny s'inquiète le premier. Il entre dans la



Cliché P. Nadar. MARQUISE OBARDI (Mlle Rosa Bruck) YVETTE (Mlle Blanche Toutain)

VAUDEVILLE. — *YVETTE.* — 5e TABLEAU

chambre, bondit jusqu'au lit. Morte? Non. Elle a rouvert les yeux, l'a reconnu.

« Vous m'aimez bien ? », dit-elle. Il répond : « Je vous adore. »

Et les voilà heureux.

C'est elle qui a faibli. Elle n'ose plus penser au mariage, la pauvre petite qui a voulu mourir pour n'être jamais une fille entretenue. Elle ne songe pas un instant que Servigny paiera les termes de la villa du lac de Côme où ils vont s'aimer, ni surtout, si son amant la quitte, s'il se marie un jour, elle ne se demandera pas ce qu'elle deviendra, elle, l'immariable.

Ce dénouement a été discuté. Un critique autorisé, ami de l'auteur, a eu occasion de demander à ce dernier pour quelle cause il l'avait adopté : « C'est celui du livre. Je ne me suis pas cru le droit de le changer », a répondu modestement M. Berton.

Qu'il nous soit permis de répondre à notre tour que ces scrupules paraîtront excessifs à plus d'un. Dès l'instant où un auteur dramatique a le droit de travailler un roman en vue de la scène, ce droit doit être absolu. Ce n'est pas manquer de respect à la mémoire d'un romancier que de trouver une solution autre que la sienne à un problème psychologique transporté sur la scène. Un exemple : la mort d'une héroïne sympathique, souvent acceptable dans le roman, l'est moins au théâtre. Combien de femmes ne veulent pas quitter leur loge, rentrer chez elles sous une impression troublante, puisqu'elles auront eu devant les yeux la mimique effrayante de la mourante, ses débats, ses angoisses, pendant qu'à son chevet pleure une mère, se lamente un amant! La lecture ne donne pas ces émotions presque intolérables, quelque tragique que puisse être la situation des personnages fictifs du roman. Je suis persuadé pour ma part que si Maupassant avait vécu il aurait, avec sa vive intelligence pratique, laissé à M. Berton toute liberté de changer le dénouement d'*Yvette*.



Cliché Mairet — JEAN DE SERVIGNY (M. Tarride) — YVETTE (Mlle Blanche Toutain)

VAUDEVILLE. — *YVETTE*. — 6e TABLEAU

Dans quel sens alors l'auteur dramatique aurait-il évolué ? M. Berton a déclaré que s'il s'était senti libre il aurait marié Servigny avec Yvette. Pourquoi pas après tout ? « On souffre tout des belles », a dit Molière qui fut un grand amoureux. Servigny n'aurait-il pas accepté sans regret de s'être mésallié, d'avoir fait luire devant le pauvre être, qui meurt bien aussi pour lui, les promesses de cette bonne vie honnête, régulière à laquelle elle aspire si ardemment ? Il aurait eu à supporter une belle-mère fâcheuse ? Le beau malheur ! Rien ne l'empêchait d'espacer ses visites de gendre, ce que lui aurait pardonné sûrement la marquise Obardi, soucieuse de ne pas perdre une parcelle de son temps. Reste l'impression du monde, les reproches des siens... Que pèse tout cela quand on aime ?

Il faut saluer dans Yvette, le légitime triomphe de la pièce faite par un très habile homme, par un écrivain convaincu que le théâtre ne s'improvise pas, que le temps fait quelque chose à l'affaire, par un laborieux qui n'a rien laissé au hasard et qui ne s'est même pas reposé, ce qui eût été bien excusable de sa part, sur le talent d'une direction hors de pair dans le domaine de la mise en scène de décors qui sont admirables de vérité, de pittoresque et font le plus grand honneur à la direction du Vaudeville. Le salon de la marquise, sa maison de campagne dont un côté rappelle heureusement le joli château d'Azay-le-Rideau sont notamment un véritable charme pour les yeux.

Mais ce qu'il convient de signaler comme un élément essentiel du succès d'*Yvette*, c'est l'interprétation. Elle est de tout premier ordre. Mademoiselle Toutain incarne merveilleusement Yvette. MM. Tarride et Lérand, qui devraient être depuis longtemps dissous comme membres du comité de lecture de la Comédie-Française, sont on ne peut mieux secondés par l'excellente troupe du Vaudeville, et en tête MM. Nertann, Gildès, Paul Numa, Baron fils, Laîné et Ripert. Ai-je besoin de dire que Madame Daynes-Grassot a été la plus étourdissante des duègnes comiques dans un pas qu'elle risque à la Grenouillère ? Quant à Mademoiselle Rosa Bruck dans le rôle de la marquise Obardi, peu d'actrices auront été plus récompensées qu'elle, par les suffrages du public, d'avoir courageusement abordé avant l'âge le rôle de mère d'une fille à marier même quand, à l'instar d'Yvette, elle ne se marie pas assez.

GASTON JOLLIVET.



Cliché Mairet.

LÉON SAVAL (M. Ripert) — MARQUISE OBARDI (Mlle Rosa Bruck) — JEAN DE SERVIGNY (M. Tarride) — Dr MARCOWITCH (M. Lérand) — YVETTE (Mlle Blanche Toutain)

VAUDEVILLE. — *YVETTE.* — 6e TABLEAU



Cliché du Photo-Club.

LES MATHURINS

QUAND IL Y EN A POUR DEUX

Mlle Marguerite Deval. — Rôle de *Justine*



Cliché P. Nadar

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE

LES BARBARES (BALLET)



Cliché Mairet.

M. SAINT-SAENS M. GHEUSI M. P. GAILLARD M. V. SARDOU M. CH. JOLY

A UNE RÉPÉTITION DES *BARBARES*

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE

Les Barbares

AUTOUR DE LA PIÈCE



Cliché Cautin & Berger.

UN BERGER
(Mlle Renée Piron)

On a tout dit déjà, dans ce journal même, sur le théâtre d'Orange, à propos des représentations qui y ont été données dans ces dernières années ; représentations qui, selon l'expression d'un poète, « seront longtemps, longtemps, toujours, un charme infini, une émotion profonde dans le souvenir des poètes, des artistes et de la noble foule ».

Judicieusement, quelqu'un a observé que l'on s'explique mal les comédies de Plaute ou de Térence, les tragédies d'Ovide ou de Sénèque, représentées dans cet immense amphithéâtre, devant une population indigène, campagnarde et farouche, et des légions conquérantes en garnison. On voit plutôt, sur ce proscenium de granit, devant l'innombrable foule sauvage ou guerrière, se heurter des luttes d'hommes, des combats de bêtes. Peut-être aussi des ballets guerriers, marchés, dansés, mimés par les légionnaires eux-mêmes, et des simulacres de batailles rappelaient-ils utilement son humiliation au peuple vaincu, tout en le divertissant.

J'ai idée que ces réflexions hantaient les librettistes des *Barbares* lorsqu'ils conçurent et écrivirent le poème primitivement destiné au théâtre d'Orange, seul. Les Barbares ! « le mot qui fit trembler Rome, la maîtresse du monde, pendant plusieurs siècles ».

Les librettistes ont placé leur action à peu près cent ans avant Jésus-Christ... C'est le temps où Marius vainquit les Cimbres. Plutarque, dans *la Vie de Marius*, a traduit fidèlement l'impression de terreur, « la terreur cimbrique », que ces hordes répandaient autour d'elles. « A peine, dit-il, on savait à Rome la prise de Jugurtha, qu'on y porta la nouvelle de l'invasion des Teutons et des Cimbres. Tout ce qu'on rapportait du nombre et de la force de leurs armées parut d'abord incroyable ; mais ce qu'on en disait se trouva bientôt au-dessous de la vérité. Ils étaient trois cent mille combattants, tous bien armés, et ils traînaient à leur suite une multitude beaucoup plus nombreuse de femmes et d'enfants, parce qu'ils cherchaient des terres capables de nourrir cette multitude immense, et des villes où ils pussent s'établir. »



Cliché Cautin & Berger. UNE BACCHANTE (Mlle Léa Piron)

Ils taillèrent en pièces les armées de Manlius et de Cépion (les librettistes nous parlent de Scaurus et d'Euryale (?)) et se trouvèrent bientôt en présence de l'armée de Marius. « Ils avaient, dit l'historien, le corps appesanti par l'excès de la bonne chère ; mais le vin qu'ils avaient bu, en leur donnant plus de gaieté, ne leur avait inspiré que plus d'audace. Ils s'avancèrent donc, non avec le désordre et l'emportement de gens furieux, ou en jetant des cris inarticulés, mais, frappant leurs armes en mesure, ils marchaient tous ensemble en cadence, au son qu'elles rendaient. »

Les Barbares se heurtèrent aux légions de Marius, qui les mirent en fuite. Alors les femmes des barbares, étant sorties au-devant des fuyards avec des épées et des haches, grinçant des dents de rage et de fureur, frappaient également et les fuyards et ceux qui les poursuivaient, les premiers comme traîtres, les autres comme ennemis. « Elles se jettent au milieu des combattants, et, de leurs mains nues, s'efforcent d'arracher aux Romains leurs boucliers, saisissent leurs épées, et, couvertes de blessures, voient leurs corps en pièces, sans rien perdre, jusqu'à la mort, de leur courage invincible. » Pendant toute la nuit qui suivit ce combat, les Barbares poussèrent des cris horribles, qui ressemblaient non à des plaintes ou à des gémissements humains, mais à des hurlements, à des mugissements de bêtes féroces, mêlés de menaces et de lamentations; et les cris de cette multitude immense faisaient retentir les montagnes voisines et les concavités du fleuve... Il est dit encore, dans les histoires, que, depuis cette bataille, les Marseillais firent enclore leurs vignes avec les ossements de ceux qui avaient été tués, et que les corps, consumés dans les champs par les pluies qui tombèrent pendant l'hiver, engraissèrent tellement la terre et la pénétrèrent à une si grande profondeur que l'été suivant, elle rapporta une quantité prodigieuse de fruits.

On aurait aimé retrouver, dans *les Barbares*, l'écho de ces chocs formidables, de ces combats gigantesques.



Cliché Cautin & Berger. UNE BACCHANTE (Mlle Louise Mante)



Cliché Mairet.

LES BARBARES. — ACTE III. — DANS LES COULISSES. — *Char de guerre portant le butin*

Cliché Mairet.

M. JAMBON — Peintre des décors

M. PHILIPPAU — Chef machiniste

LES BARBARES. — ACTE III. — DANS LES COULISSES. — *Le char de Floria*

Les librettistes, comme on l'a vu dans le compte rendu de leur œuvre, mettent le chef des Barbares, dès son entrée dans Orange, en présence d'une prêtresse de Vesta. Ce n'est pas la première fois que les Vestales inspiraient les auteurs dramatiques ; dès leur nom prononcé, la tragédie lyrique de Jouy, mise en musique par Spontini, se présente tout de suite à la pensée. Le poème de *la Vestale* avait été proposé à Cherubini et à Méhul, qui l'avaient refusé. Spontini l'accepta et écrivit sa partition, que le jury de l'Opéra refusa, en déclarant que le style en était bizarre, l'harmonie défectueuse, l'orchestration bruyante. Ce fut à l'intervention de l'impératrice Joséphine que le chef-d'œuvre de Spontini dut d'être représenté, comme plus tard, l'intervention de la princesse de Metternich devait faire produire, sur la même scène, *le Tannhæuser*, de Richard Wagner. Deux musiciens médiocres, Persin et Rey, furent chargés de « reviser » la partition, et Spontini dut refaire plusieurs morceaux. Les répétitions durèrent un an, et les frais de copie s'élevèrent à la somme de dix mille francs. Napoléon fit exécuter des fragments de l'œuvre aux Tuileries, le 14 février 1807, et il dit à l'auteur : « Monsieur Spontini, vous obtiendrez un grand succès, et il sera mérité. » L'Empereur fut bon prophète, car *la Vestale* obtint un grand succès, qui la maintint au répertoire pendant trente ans : nous souhaitons sincèrement à la « Vestale » de M. Camille Saint-Saëns une aussi longue existence.



Cliché Mairet. Mlle S. MANTE — Mlle B. MANTE — Mlle L. MANTE — Mlle VINCHELIN — Mlle MESTAIS

LES BARBARES. — ACTE III. — *Le Ballet*

Mais c'est assez parlé des Barbares et des Vestales, des hommes et des femmes : place aux bêtes. Il y a des bêtes, dans *les Barbares :* deux paires de bœufs et une paire de moutons. Les moutons sont menés au sacrifice; les bœufs emportent le butin conquis par les vainqueurs. Une gazelle devait figurer en bonne place dans cette ménagerie. Elle n'a pu s'habituer aux « planches » ; on l'a reconduite au Jardin d'Acclimatation.

Sarcey l'a dit : « Le plaisir des spectateurs est toujours extrême à suivre les évolutions de quelque quadrupède sur les planches, à côté des acteurs. Mettez sur la scène un bœuf, un cheval, un âne, un chien, vous êtes sûr d'éveiller la curiosité. »

Donc, ces deux paires de bœufs habitent, pendant la journée, Bezons. A quatre heures, — les jours d'opéra, — ils quittent Bezons et arrivent... à pied jusqu'au boulevard Haussmann ; à minuit, ils repartent. Ils ne prennent pas « le train des théâtres », — de minuit quarante, — qui emmène dans la banlieue un certain nombre de leurs confrères dans l'art dramatique. Ils retournent à pied jusqu'à Bezons.

Quel dommage que nous ne soyons plus au temps où « les bêtes parlaient ! » On eût interviewé ces quatre bœufs sur leurs impressions, sur la partition de M. Saint-Saëns, sur la tragédie lyrique, sur l'École française et même sur le ballet... qui, sans doute, les laisse bien insensibles.

PIERRE LAROCHE.

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.



LUBIN

BAIN DE PENNÈS

Hygiénique, Reconstituant, Stimulant
Remplace *Bains alcalins, ferrugineux, sulfureux,* surtout les *Bains de mer.*
Exiger Marque de Fabrique. — PHARMACIES, BAINS

Pâte dentifrice de Botot — Supériorité reconnue. Exig. la Signat. BOTOT, 17, r. de la Paix, Paris.



ASTHME ET CATARRHE

Guéris par les CIGARETTES ou la POUDRE **ESPIC**
Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.
Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les *Maladies des Voies respiratoires.* Il est admis dans les Hôpitaux Français et Etrangers.
Toutes Pharmacies, 2f la Boite. Vente en gros. 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

MODES TOURNEUR

26, Rue Lafayette

MAISONS ANNEXES, 73 et 75, Rue Lafayette

ANNONCES DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

M. Totin, *21, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris*

VILLE DE PARIS

MARCHÉ DU TEMPLE

Adj. en 1 seul lot, même sr une seule enchère, Ch. des Not. de Paris, le **Mardi 17 Décembre 1901, d'UN VASTE TERRAIN** partie désaffectée du **Marché du Temple** (3e arr.), encadré par les **rues Dupetit-Thouars, Perrée, du Temple** et des **Archives** (Façade totale : **399m** env.). — **SURFACE TOTALE : 8,671m 37. — M. à p. : 4,358,000 fr.** — Consign. p. ench. : 500,000 fr. — S'ad. aux notaires : MMes Delorme, r. Auber, 11, et Mahot de la Quérantonnais, 14, r. des Pyramides, dépositaire de l'enchère.

3 MAISONS 1° r. Basfroi, 28 ; 2° imp. du Pressoir, 10, 12, 16 et 18 ; 3° r. des Boulets, 60 (angle) Rev. 8,985 fr., 14,179 fr. et 8,365 fr. M. à p. : 60,000 fr., 115,000 fr. et 65,000 fr. Prêt Créd. Fonc. à cons. **A adj.** sr 1 ench. Ch. not. Paris, le 17 déc. S'ad. à Me Cousin, not., 6, place Saint-Michel.

MAISON bd Beaumarchais, 86, r. St-Sabin, 67, et r. Amelot, 75. Cont. 266m. Rev. br., 23,300 f. M. à p. : **230,000 f. A adj.** sr 1 ench. Ch. not. Paris, le 17 déc. Me Panhard, not., 4, rue Rougemont.

MAISON Rues TRONCHET 19, et Castellane, 2 (angle). Cont. 205m. Rev. br. : 19,300 fr. M. à pr. : **200,000 fr.** A adj. sr 1 ench. Ch. not. Paris, le 24 déc. S'ad. aux not. : MMes G. Aubron et Greslé, 87, rue de Rennes, dép. de l'enchère.

Grande PROPté Rue du BAC, 142 Ce 1,645m. R. b., 54,471 fr. Mise à prix : **500,000 fr.**

MAIson *angle* rues *Montmorency, 32, Beaubourg, 67.* Cont. 264m. Rev. br., 23,205 f. M. à pr., **300,000 f.** A adj. sr 1 ench. Ch. not., le 10 décembre 1901. S'ad. Me Fontana, notaire, 10, rue Royale.

MAISON à PARIS R. RÉAUMUR 110 angle r. d'Aboukir Cont., 232m. R. br., **74,525** fr. M. à pr., **550,000** fr. **A adj.** sr 1 ench. Ch. not., 10 déc. Me Boullaire, not., 5, quai Voltaire.

2 TERRAINS r. LOTA, 5 et 7 *(r. de Longchamps, 137).* **No 5 : 443m**, non loué. Mise à prix : **95,000 fr. No 7 : 591m.** Rev., 8,200 fr. Mise à prix : **150,000 fr. A adjer** sr 1 ench. Ch. des not. de Paris, le 17 décembre 1901. S'ad. à Me Gaston Bazin, notaire, 50, rue de Clichy.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME. — CAPITAL : 160 MILLIONS

Siège social : 54 et 56, rue de Provence

Succursale : 134, rue Réaumur (Place de la Bourse), à Paris

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe (taux des dépôts de 3 à 5 ans : **3 1/2 %**, net d'impôt et de timbre) ; — **Ordres de Bourse** (France et Étranger) ; — **Souscriptions sans frais ; — Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.) ; — **Escompte et Encaissement de Coupons ; — Mise en règle de titres ; — Avances sur titres ; — Escompte et Encaissement d'Effets de commerce ; — Garde de Titres ; — Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification des tirages ; — Transports de fonds** (France et Étranger) ; — **Billets de crédit circulaires ; — Lettres de crédit ; — Renseignements ; — Assurances ; — Services de Correspondant, etc.**

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Compartiments depuis 5 fr. par mois ; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension.

59 bureaux à Paris et dans la Banlieue, 290 agences en Province, 1 agence à Londres, correspondants sur toutes les places de France et de l'Étranger.

Chocolat à la Tasse Prévost

39, Boul. Bonne-Nouvelle, Paris — Maison à Bordeaux

CHOCOLAT ET THÉ PRÉVOST — BONBONS QUALITÉ SUPÉRIEURE

EAU MINÉRALE ARSÉNICALE et FERRUGINEUSE
Source **GUBER** en **Bosnie**
Dépôt chez tous les Mds d'Eaux Minérales et Pharmaciens.

Parfumerie V. RIGAUD

8, rue Vivienne, PARIS

Eau de Toilette KANANGA-OSAKA

D'une délicieuse fraîcheur, conserve à la peau l'incomparable éclat de la jeunesse.

Essence KANANGA-OSAKA
Savon KANANGA-OSAKA
Poudre de Riz KANANGA-OSAKA

EXTRAITS : MODERN STYLE — MIMOSA-RIVIERA
VIOLETA FRESCA — ŒILLET DE MYSORE — PARFUM DES ACTRICES



VEILLEUSES FRANÇAISES

Fabrique à la Gare
ACTUELLEMENT
RUE SAINT-MERRI, 11

Toutes nos boîtes portent en timbre sec
JEUNET, Inventeur
VENTE ANNUELLE :
5 Millions de boîtes

CRÈME VELOUTINE

MÉDAILLE d'OR à l'Expon Univlle de PARIS 1900
Crème sans rivale pour les Soins de la Peau
Préparée par **CH. FAY,** l'inventeur de la **Veloutine**
PARIS, 9, Rue de la Paix, 9, PARIS

ACCESSOIRES pour le **COTILLON**
Mson CHOUMARA
18, Rue du Temple, Paris

MAUX DE GORGE, BRONCHITES, CATARRHES, ETC.

Réglisse Pectorale L.B.

L'efficacité et la vogue de ces petites pastilles **AU GOUDRON** ont fait naître de nombreuses imitations dont on se garantit en exigeant sur la bande qui entoure la boite la **Marque L.B. en rouge.**

Prix de la Boîte : **60** *centimes chez les Pharmaciens.*

DÉPOT PRINCIPAL : **Pharmacie DEMOLON,** A BAYONNE

A TOUS VOS REPAS BUVEZ L'
EAU MATTONI
(Giesshübler). — **La Reine des Eaux de Table.**
Se trouve dans tous les Hôtels, bons Restaurants et Mds d'Eaux Minles.



Bibliothèque TERQUEM

POUR LIVRES ET MUSIQUE

ARTICLES DE BUREAU DE GRAND LUXE
EN PAPETERIE, BOIS, MAROQUINERIE, ETC.

Envoi franco de l'Album no 14

EM. TERQUEM — 19, RUE SCRIBE, 19 — Angle du Boulev. Haussmann — PARIS

AU CROISSANT D'ARGENT ✻ 142, Faubourg St-Honoré — 67, Rue La Boëtie ✻ **NOUVEAUTÉS ÉLÉGANTES**

CATALOGUES SPÉCIAUX
Cylindres Artistiques
98, Rue de Richelieu, 98

PHONOGRAPHES PATHÉ

GRAND PRIX — Exposition universelle de 1900 — GRAND PRIX

AUDITIONS :
Salon du Phonographe
26, Bould des Italiens, PARIS

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE Dentifrice CHARLARD PARIS, 12, Bd Bonne-Nouvelle

EAU DE SUEZ Le Seul DENTIFRICE ANTISEPTIQUE — CONSERVE LES DENTS — PARFUME LA BOUCHE



SANS RIVALE
POUR LES SOINS DE LA PEAU

POUDRE DE RIZ SIMON	SAVON À LA CRÈME SIMON

Médaille d'Or *Exposition Universelle* Paris 1900

Refuser les imitations

J. SIMON — 59, Faubourg Saint-Martin — **PARIS**

ELLE SEULE est la CRÈME de **BEAUTÉ IDÉALE** : *Blancheur de Lys, Finesse de Pâte, Parfum suave.* — Demandez dans Pharm., Parf., Gds Magasins.
la Délicieuse **CRÈME NORIS** GLYCÉRINE SUC de LYS
1f le Pot (fco contre mand. 1f 15). Gros : P. ... 11, Rue Budaine Paris.

LE PREMIER
DES
CHOCOLATS
AU
LAIT
GALA PETER
TOUTE AUTRE MARQUE EST UNE IMITATION
D. PETER INVENTEUR, VEVEY (SUISSE)

B. CASSIN & Cie AMEUBLEMENTS COMPLETS. — Installation de Villas, Hôtels, Appartements. — NICE, 3 & 4, rue du Palais

LE PARFUM IDÉAL HOUBIGANT 19, Faub. Saint-Honoré